MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES

Missionnaires Oblats

DE MARIE IMMACULÉE

48e ANNÉE

N° 192. — Décembre 1910.



ROME

MAISON GÉNÉRALE

2, Via Vittorino da Feltre.

Quoi qu'il en soit, ils sont heureux de venir aux secours de leurs frères dans le sacerdoce, et leur plus grand regret, c'est de ne pas être plus nombreux pour répondre au désir de ceux qui les appellent.

A. PERBAL.

VICARIAT DU YUKON

Lettre du R. P. Coccola au R. P. Bunoz, préfet apostolique du Yukon.

PRINCE RUPERT

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Puisque les circonstances ne vous ont pas permis de nous visiter l'été dernier, je crois de mon devoir de vous donner une idée de la situation des affaires dans notre district.

Le mécontentement des sauvages échelonnés tout le long de la rivière Skæna et ailleurs a eu assez d'écho dans les journaux de la province pour qu'il soit nécessaire d'en donner les détails; les causes qui l'ont provoqué sont aussi connues de tous. La construction du grand Tronçon Pacifique attirait les chercheurs de terrains agricoles, des chercheurs de bois pour les scieries et les chercheurs d'or ou autres métaux précieux ; tous voyaient, dans cette nouvelle ligne de chemin de fer, des consommateurs de leurs produits ou un moyen facile pour les obtenir et les expédier. En quelques mois le pays était envahi par les arpenteurs

du gouvernement ou de compagnies industrielles. La solitude de nos vallées et montagnes était remplacée par le va-et-vient d'intrépides pionniers étudiant les ressources d'un pays nouveau qu'ils voulaient faire valoir. Comme conséquence le gibier et les animaux à fourrure précieuse disparaissaient devant les envahisseurs qui brûlaient par accident ou à dessein les huttes des chasseurs sauvages et le pays environnant; les nouveaux fermiers plantaient leur piquet et leurs tentes à côté des réserves des sauvages et ceux-ci, qui s'étaient crus jusqu'alors les seuls maîtres du pays, se virent cernés de toute part et de là leur mécontentement. Dans une réunion générale des chefs sauvages, il fut décidé d'envoyer une députation au gouvernement d'Ottawa pour l'agrandissement des réserves et la protection des pays de chasse. Malheureusement ces députés n'ayant personne pour présenter leur requête d'une manière parlementaire ou même intelligible furent renvoyés sans promesses satisfaisantes. Les chefs se réunissant de nouveau jurèrent de massacrer tous les blancs le prochain hiver au moment où les communications avec la côte seraient rendues impossibles par l'accumulation des neiges et les rivières gelées en partie. La population blanche de la petite ville d'Hazelton fut intimidée et des familles désertèrent, tandis que le reste se préparait à la lutte; des tranchées furent creusées où les femmes et enfants avec provisions seraient mis en sûreté en cas d'attaque.

Les gouvernements fédéral et provincial informés de cet état de choses envoyèrent aussitôt une commission qui arrivait à Hazelton en juillet, pour entendre les griefs des sauvages et les pacifier si possible.

J'arrivai à Hazelton en même temps que les membres de la commission que je connaissais personnellement, et, dans une entrevue privée, je les mis au courant des affaires, afin qu'ils sussent à quoi s'en tenir. Les chefs des camps de la Skeena étaient là. Comme ces camps autrefois vainement visités par le zélé P. Lejacq n'embrassèrent jamais le

catholicisme, quoique plusieurs fussent baptisés dans leur enfance, je ne voulus pas prendre part aux réunions, me réservant de le faire pour nos sauvages catholiques. Aussi ces réunions furent-elles bruyantes ; c'étaient des menaces, des demandes hors de propos, comme d'avoir un gouvernement à eux, sans que personne eût rien à voir dans leurs affaires, avec un pays de vingt milles carrés.

Quand le tour de nos sauvages catholiques arriva de se présenter, ils étaient bien préparés, je leur avais fait la leçon. Pour éviter confusion et contradiction un seul devait parler, mais plusieurs des principaux avaient des notes pour répondre aux questions qui auraient pu leur être faites, ou pour exposer des griefs personnels.

La séance étant ouverte, l'orateur sauvage encouragé par ma présence, la place d'honneur m'ayant été offerte par les membres de la commission, se lève et dit : « Pour ce qui regarde le spirituel, nous sommes les enfants soumis de l'Eglise catholique ; au point de vue temporel, nous sommes les sujets du gouvernement canadien dont nous avons toujours respecté les lois et nous sommes heureux de voir que ce gouvernement s'intéresse à nous en envoyant ses représentants pour entendre nos justes plaintes et griefs. Nous avons horreur du sang humain, et, depuis longtemps, le prêtre nous a appris à respecter notre prochain et à reconnaître les blancs comme nos frères, étant créés par Dieu comme nous le sommes, notre Père commun ; mais, certainement, quelques blancs semblent ignorer ces premiers et simples principes de la société, et nous exaspèrent par leur conduite criminelle.

« Nos huttes, quelque humbles et pauvres qu'elles soient, nous sont aussi chères que vos palais le sont pour vous et ce sont ces huttes, nos habitations, que les blancs ont détruites par le feu pour nous empêcher de faire la chasse, nous empêchant ainsi de pourvoir aux nécessités de la vie pour nous et nos familles.

« Nous voulons donc que nos cabines, sur tel et tel

point, et voici la carte du pays, soient protégées par la loi civile, avec quelque petit terrain d'entourage pour un jardin, que nos piéges ou trappes pour les animaux à fourrure ne soient pas déplacés. Nous demandons que les terrains qui constituent la réserve sauvage soient agrandis de quatre milles à l'entour, car nous prévoyons que, dans quelques années, nous aurons à obtenir du sol, par la culture, ce que nous obtenions des bois et montagnes par la chasse, c'est-à-dire notre subsistance. Il nous faut des charrues et autres outils pour commencer le défrichage, que le gouvernement devra nous avancer pour nous mettre à l'œuvre sans retard.

En plus, il nous faut des écoles pour nos enfants, afin de marcher de pair avec les blancs. Que le gouvernement réponde à notre appel et nous promettons l'ordre et la paix, au moins pour ce qui dépendra de nous.

La preuve que les membres de la Commission ne furent pas sourds aux paroles de nos sauvages se trouve dans la lettre du surintendant, concernant l'établissement d'une école ici, à Babine : je crois vous en avoir expédié une copie.

Je profitai de l'occasion pour rappeler aux représentants du gouvernement que deux de nos tribus étaient sans réserve, c'est-à-dire sans terrains spécialement alloués à leur usage ; ce qui n'avait pas été nécessaire jusque dernièrement, puisque les blancs n'avaient pas encore pénétré dans ces parages : mais depuis que les rapports de certains explorateurs promettaient de faire de ce pays un nouveau Klondike et que les chercheurs d'or affluaient de toute part, la chose devenait nécessaire si l'on voulait éviter de sérieuses difficultés. Et comme il n'y avait pas de temps à perdre, je proposai de me rendre aussitôt sur les lieux pour étudier le pays,

Parti d'Hazelton avec quatre guides, j'arrivai à Bear Sake le 7 août. L'été avait été sec et froid, mais les pluies commencèrent, et pendant cinq jours nous étions à patau-

ger dans la boue. En arrivant au lac Tatla, quatorze heures d'une pluie battante semblent épuiser les cataractes du ciel. Les sauvages du lac d'Ours étaient venus à notre rencontre et nous voilà à la rame. Tout va bien et vite sur le lac, mais à l'embouchure de la *drift wood River*, la rivière aux embarras, qui porte bien son nom, de gros arbres pêle-mêle nous barrent le passage. Les portages commencent, les bagages sont transportés à dos d'homme, le canot attaché avec des cordes est glissé sur les troncs, mes hommes sont à l'eau ; plus loin, des rapides menacent de faire chavirer la frêle embarcation, la rame est remplacée par la perche, on tire à la corde et on n'avance que graduellement.

Cependant il faut arriver au temps marqué, les sauvages, quelques-uns venus de plus de deux cents milles, attendent, et les provisions s'épuisent. Après trois jours de navigation sur la *drift wood*, nous entrons dans un petit cours d'eau juste assez large pour laisser passer le canot et assez d'eau pour le tenir à flot avec moi dedans, tandis que les hommes le poussent. Bientôt ce cours d'eau se perd dans les broussailles, le canot est transporté, et, comme le reste de l'équipage, je suis à l'eau, et ainsi se passe une demi-journée à portager d'un petit lac à un autre de vrais réservoirs construits par les castors pour leur famille, que, d'après les lois du pays, personne ne pourrait défaire sans encourir des peines sévères, mais on fait exception pour le prêtre, et en redescendant on ouvrira les écluses de ces réservoirs pour diminuer les portages et faciliter la navigation. Enfin, après un long portage d'environ un demi-mille, nous sommes sur le lac d'ours. Le village sauvage est à l'autre bout, à vingt milles de distance. Le samedi 7 août, notre canot est signalé vers les 3 heures de l'après-midi et la fusillade commence.

Grande fut la joie de ces pauvres gens de voir le prêtre. Depuis quatre ans je leur avais promis une visite, mais à condition qu'ils bâtiraient une église.

La petite chapelle est debout, bien belle et presque achevée. Je me mets à l'œuvre avec les plus habiles pour construire un tabernacle et décorer l'autel. Malheureusement nous ne pûmes trouver aucune huile ni assez de graisse pour entretenir une lumière. Durant la semaine, je baptisai plus de vingt enfants et cinq adultes, rectifiai les couples, bénis de nouveaux mariages et trouvai le temps bien court; mais impossible de prolonger mon séjour, les provisions s'épuisaient; fort heureusement qu'un ours vint se montrer en face du village et tomba vite sous les balles, et fut distribué parmi les pauvres; quelques siffleurs ou marmottes se laissèrent aussi prendre au piège et adoucirent notre misère.

Les alentours du lac d'ours ne se prêtent pas à la culture, le terrain manque; le sol est tout en rochers, mais quelques plateaux ou même petites vallées offriraient assez de place pour des petits jardins si les gelées les respectent.

Le 16 août, nous disions adieu à ces bons montagnards, leur promettant de les visiter l'année prochaine à la même époque. A notre retour, nous parcourons en deux jours la distance qui avait exigé quatre jours de rudes labeurs, et nous voilà sur la voie du lac Stuart par le lac Tatla, soixante-cinq milles de long, la rivière du milieu, vingt-cinq milles, qui rattache Tatla au lac Trembleur comme un trait d'union rattache deux mots. Le lac Trembleur ne ment pas à son nom, mes guides m'avaient préparé d'avance à une tempête. En effet, en arrivant en vue du lac, la tempête souffle; regardant de loin sur sa surface, on aurait cru voir des fantômes avec leur blancs linceuls jouer à cache-cache. Force nous fut d'attendre deux longues heures. Le vent semble s'apaiser, le capitaine donne ses ordres, chacun est à son poste, nous voilà à flot; mais comme si les eaux étaient indignées de notre témérité, elles se lèvent contre nous pour nous rejeter sur le bord d'où nous étions partis; les rames s'agitent, mes

hommes ne s'épargnent guère, mais les vagues non plus; elles foncent sur nous de tous côtés ; le capitaine se détourne habilement de leurs attaques, un silence de mort règne à bord, personne ne dit un mot. Après deux heures de rudes efforts, nous avons à peine fait quatre milles; encore un mille et nous serons sur l'autre bord ; une brise semble souffler favorablement et nos jeunes gens, sans demander l'avis du capitaine, hissent une petite voile qui s'enfle et nous avance rapidement du bon bord; mais tout à coup un orage noir s'amoncelle sur nos têtes, la grêle tombe, nos jeunes gens ne peuvent plus tenir la voile qui devient le jouet des vents, notre canot plonge et, juste là, la voile est abattue, nous sommes sauvés, nous entrons dans la rivière Taché, et le danger passé, les langues se délient. Le capitaine gronde les jeunes gens de leur imprudence à mettre la voile sans ses ordres, et raconte la légende du lac Trembleur. Une famille, dit-il, a été submergée dans ses eaux, et depuis, quand quelqu'un essaye de traverser, les naufragés soulèvent la tempête pour avoir des compagnons au fond de l'eau où ils sont encore.

La rivière Taché, trente milles de long environ, est le canal qui débouche dans le lac Stuart; elle a trois dangereux rapides que notre capitaine a franchis dans son enfance il y a vingt ans; mais, ayant oublié le cours à suivre, il n'est pas sans inquiétudes.

Fort heureusement, avant d'arriver aux passages difficiles une famille de pêcheurs nous offrit l'hospitalité, et le matin on nous traça la marche à suivre.

Enfin, le 22 août nous débarquons à notre mission de Bonne-Espérance sur le lac Stuart. Le R. P. Bellot, que j'avais laissé en juin, m'y attendait.

Il fait bon dans la compagnie d'un frère en religion, surtout quand il est aussi gai que mon compagnon. On échange les nouvelles, on ouvre les lettres, on court au jardin, on tire des carottes, quelques oignons; mais la saison a été si froide que tout est en retard. Le P. Bellot

est bon chasseur et bientôt les poules de bois, les canards frissonnent dans la poêle, quand un canot de Fort-George vint interrompre la fête, et me voilà de nouveau à me bercer dans les rapides de la rivière Stuart et Nechaco.

Avec la construction du Grand Tronçon Pacifique dont la ligne passe à côté du village sauvage, Fort-George est appelé à être un centre de chemins de fer ou au moins un point de distribution pour le pays environnant.

Les moulins à scie déjà en construction, les fermiers du haut et bas Fraser de la Méchaco et les mineurs du Cariboo viendront s'approvisionner à Fort-George et débiter leurs marchandises ou produits. De là la nécessité de surveiller le progrès et d'être les premiers à établir hôpitaux, école et autres institutions requises par la civilisation moderne. J'ai remarqué qu'en étant les premiers à nous établir, la réputation des institutions catholiques résiste facilement à l'opposition qui nous vient naturellement des protestants et abat les préjugés. C'est là une des fortes raisons pour lesquelles je vous invitais l'année dernière à visiter notre district, j'espère que vous voudrez bien répondre à notre appel la saison prochaine.

De Fort-George j'allai donner une mission aux sauvages de Fraser-Lake : la bande de Stony-creek était là pour la pêche au saumon, seul moyen de subsistance pour plusieurs d'entre eux. Avec ce poisson desséché et fumé à la manière sauvage, nos gens ont le vivre assuré et les appâts voulus pour attirer les animaux à fourrure dans leurs pièges : tels que la martre, le foutreau, le chat sauvage, le renard dont une seule peau est des fois vendue pour 100 et même 150 dollars.

Le Grand Tronçon Pacific longe le lac Fraser au sud et coupe en deux l'église du village Stella au fond du lac. Il y aura là une station de chemin de fer et même une petite ville; aussi vous aurez à juger s'il ne sera pas avantageux de transporter nos quartiers généraux du lac Stuart à celui de Fraser. Il nous sera plus facile et plus court de

répondre à l'appel des malades et de visiter Blancs et sauvages avec l'aide de la vapeur que par la rame ou les traines à chien.

Parti le 17 octobre du lac Stuart j'arrivai au village Babine le 23, un vent favorable nous permettant de traverser les deux lacs dans toute leur longueur en moins de sept jours. Le P. Bellot visitait en ce moment les sauvages du lac Mc Leod.

Mes gens se préparèrent à la fête de la Toussaint par une retraite de huit jours; près de deux cents s'approchèrent de la sainte Table ce jour-là et, le suivant, n'oubliaient pas les morts. Je puis certifier qu'ils nous donnent des consolations en proportion des peines que nous nous donnons pour eux. Ils aiment à orner leur église et à la rendre aussi belle et aussi confortable que les circonstances le permettent. Nous avons bâti une maison attenant à l'Eglise, et, de ma chambre, je me rends au sanctuaire sans avoir à passer par le dehors, ce qui n'est pas petite chose dans un pays où la neige mesure quelquefois quatre pieds, et où le thermomètre descend à plus de 40° au-dessous de zéro.

En ce moment je suis presque seul dans le camp; mes paroissiens sont à la chasse, ce qui me donne le loisir de penser à vous et de vous écrire. Aussitôt que la neige sera assez foulée par les traines à chien, j'irai à Hazelton et Hazwilzet pour y passer la fête de Noël: je ne serai alors qu'à deux cents milles de chez vous, mais je ne me risquerai pas à vous visiter ayant promis au P. Bellot de retourner en février quand les eaux des lacs seront changées en glace solide, et de plus espérant que vous viendrez nous voir l'été prochain.

En attendant, veuillez me croire votre très humble et dévoué frère en Marie Immaculée.

N. Coccola, *O. M. I.*